

Peut-être Martigny vit-il dans ces paroles une intention blessante, car il fronça légèrement le sourcil ; mais, se ravisant aussitôt, il reprit avec gaieté :

—Voilà, mon hôte, une tirade qui vous ferait honneur si vous la débitiez à un accusé quand vous tenez audience. Mais véritablement, ajouta-t-il d'un air de bonhomie, je sais déjà par expérience que vous avez raison. Quand, après un rude voyage à travers la prairie et les montagnes Rocheuses, d'autres émigrants et moi nous arrivâmes en Californie, nous trouvâmes les placers envahis par des gaillards plus diligents. Aussi les derniers venus, et je fus du nombre, durent-ils bientôt renoncer au travail des mines, et chacun de nous essaya de se créer une industrie qui lui permit de vivre tant bien que mal. Vous voyez, monsieur Denison, que l'industrie et moi nous ne sommes pas étrangers l'un à l'autre.

—Et quelle industrie exercâtes-vous, monsieur le vicomte ? demanda Mme Brissot toujours curieuse ; il paraît qu'il y en avait de fort singulières en Californie.

—J'en ai exercé plusieurs, répondit évasivement Martigny ; sachez seulement, madame, qu'elles exciteraient fort les risées de mes anciens amis du boulevard des Italiens si jamais je jugeais à propos de leur conter mes aventures. Enfin, malgré mon insuccès au pays de l'or, je pus réaliser quelques économies pour passer au Brésil ; le Brésil est le pays des diamants, et je m'imaginai qu'il me serait facile d'y trouver une compensation à mes mécomptes passés. Néanmoins, mes espérances étaient loin de se réaliser complètement, lorsque la nouvelle de la découverte de l'or dans cette partie de l'Australie est parvenue jusqu'à moi. Je me suis embarqué sur un paquebot anglais et j'ai doublé le cap Horn afin d'atteindre un des premiers cette terre de bénédiction. Il paraît que j'ai encore été prévenu par bon nombre d'autres ; toutefois, j'ose croire que je n'arrive pas trop tard.

—Non, non, monsieur le vicomte, répliqua Mme Brissot, car il y a, dit-on, des mineurs fort heureux là-bas. Si vous le voulez, je vous remettrai demain une lettre pour mon mari ; il pourra vous donner de bons conseils, et sans doute aussi vous être utile, soit en vous faisant obtenir une licence, soit en vous procurant un bon terrain à exploiter.

Martigny accepta cette proposition fort avantageuse pour lui et se confondit en remerciements.

Cependant Richard Denison conservait son attitude réservée, et peut-être éprouvait-il une médiocre pitié pour les désappointements du vicomte.

—Puissiez-vous réussir, monsieur ! reprit-il ; mais certainement si vous aviez employé à poursuivre un but plus noble la constance et le courage que vous avez dépensés jusqu'ici en pure perte, vous eussiez acquis mieux que la fortune.

—Que voulez-vous donc, monsieur le juge ? reprit Martigny avec sa légèreté habituelle ; j'ai travaillé et j'ai exercé diverses professions en Californie ; j'ai fait le négoce au Brésil ; je vais peut-être user des mêmes moyens aux mines de l'Australie. Et d'ailleurs, d'où savez-vous que ces efforts auraient été en pure perte ? J'ai bien retiré quelque fruit de tant de fatigues et de dangers !

—Quoi donc ! monsieur le vicomte, demanda Mme Brissot, ne nous disiez-vous pas ici tout à l'heure...

—Je vous ai dit, il est vrai, que la recherche de l'or ne m'avait pas enrichi sur les bords du Sacramento ; mais, grâce à l'industrie si vantée par M. Denison, je n'étais pas trop dépourvu quand je quittai la Californie, et grâce au négoce je l'étais encore moins en quittant le Brésil. A la vérité ma fortune actuelle ne tient pas beaucoup de place ; elle n'en est que plus portative, plus facile à cacher dans ma vie d'aventures. Néanmoins elle a bien son prix, et je ne peux résister au désir d'en rendre juges ces aimables dames.

En même temps il tira d'une poche secrète un petit objet soigneusement enfermé dans une bourse de peau ; on eût dit d'une amulette, si l'on avait pu soupçonner de superstition le vicomte de Martigny. Dans la bourse se trouvait une pierre de la grosseur d'une aveline, irrégulière de forme, mais très brillante.

—C'est un superbe diamant, dit Richard Denison,

et quoiqu'il soit brut, il doit avoir une valeur considérable.

—On l'estime dix à douze mille dollars, répliqua le vicomte, c'est-à-dire cinquante à soixante mille francs, argent de France ; il pèse trente carats, et comme il est de la plus belle eau...

—Un diamant de soixante mille francs !... s'écria Mme Brissot avec vivacité ; oh ! de grâce, permettez-moi de le voir !

—Et à moi ! dit Clara.

—Et à moi ! dit Rachel, quoique en définitive, un diamant ne soit pas autre chose que du carbone pur cristallisé.

La pierre précieuse passa de main en main, à la grande admiration des dames ; M. Owens lui-même l'examina longuement, en lâchant les *very good* et les *beautiful* les plus énergiquement caractérisés. Martigny paraissait tout fier de la curiosité enthousiaste dont elle était l'objet.

—Croyez-vous vraiment, monsieur Denison, reprit-il en souriant, qu'aucun acte de dévouement, ou de courage pût exciter des transports aussi chaleureux ? Ces dames, tout à l'heure, ne voyaient guère en moi, malgré mon titre et mon nom, qu'un chétif aventurier, et j'ai beaucoup gagné dans leur esprit depuis qu'elles me savent en possession d'un pareil trésor. Vous-même, quoique vous ne soyez peut-être pas disposé à l'avouer, vous me considérez certainement un peu plus que tout à l'heure...

—Vous vous trompez, M. le vicomte ; pour que je vous estimasse davantage, encore me faudrait-il connaître comment ce diamant est venu entre vos mains ?

—De la manière la plus simple ; je l'ai acheté cinquante dollars à un nègre qui l'avait trouvé sur le territoire de *Minas Geraes*, au Brésil.

—Et n'avez-vous eu aucun scrupule, aucun soupçon en achetant pour cinquante dollars un objet qui en vaut douze mille ? Tous les diamants de *Minas Geraes* appartiennent à l'empereur du Brésil, et le nègre qui vous a vendu celui-ci l'avait sans doute volé.

—Je n'en sais rien, répondit tranquillement Martigny ; le nègre m'a dit l'avoir trouvé, et, comme la chose n'était pas impossible, je me suis contenté de son affirmation. D'ailleurs, ajouta-t-il d'un ton léger, quand j'aurais fait au Brésil la contrebande des diamants, comme vos compatriotes font en Chine la contrebande de l'opium, où serait le mal, je vous prie ?

—La contrebande ne donne que des bénéfices illégitimes, et la loi de tous les pays punit sévèrement...

Mais le jeune magistrat s'interrompit ; il sentait que ce n'était pas le moment d'exposer les principes de rigoureuse morale qu'il observait, et dont il exigeait des autres l'observation. On ne l'écoutait pas, et les dames continuaient d'examiner la pierre précieuse avec une sorte d'extase. Elles l'exposaient à la lumière, de manière à en faire jaillir des feux éblouissants, elles se la disputaient à l'envi. Richard remarqua, non sans un vif chagrin, que Clara était aussi absorbée que les autres par cette contemplation, et il poussa un profond soupir.

En revanche, Martigny était radieux.

—Si mon diamant vous semble si beau, quoique à l'état brut, disait-il, jugez ce qu'il vous semblerait s'il était taillé et serti avec art par un de nos habiles joailliers du Palais-Royal ! Du reste, c'est pour vous, mesdames, que l'on recherche ces coûteuses bagatelles ; car Dieu, en vous inspirant le désir de plaire, vous inspire tout naturellement le désir de vous parer. Si j'atteignais jamais le but de mon ambition, je voudrais que la femme que je conduirais à l'autel portât à ses oreilles deux diamants aussi gros que celui-ci.

—Elle aurait sujet d'être fière, dit Clara distraitement.

Richard se leva tout à coup. En dépit de sa gravité ordinaire, un sombre mécontentement se trahissait sur son visage.

—Peut-être, monsieur le vicomte, dit-il d'une voix altérée, serait-il temps de nous retirer ; car, si je ne me trompe, vous avez l'intention de vous mettre en route demain matin de bonne heure ?

—Bah ! quarante ou cinquante milles à faire dans la journée ne sont rien pour mon excellent cheval. Je

reviendrai demain matin prendre congé de mes charmantes compatriotes, et en même temps recevoir la lettre de recommandation qui m'a été promise pour M. Brissot.

Il s'était levé à son tour et salua poliment les personnes présentes. Quand il s'approcha de Clara il la vit encore occupée de faire chatoyer la pierre précieuse.

—Eh bien ! mademoiselle, lui dit-il en souriant, puisque ce joujou vous amuse, gardez-le jusqu'à demain matin... Vous pourrez examiner ce diamant à la lumière du soleil, et vous verrez de quel éclat incomparable il brille au grand jour. Je le reprendrai en venant chercher la lettre de recommandation que doit écrire Mme Brissot.

—Monsieur le vicomte, balbutia Clara, ma curiosité est satisfaite maintenant et je craindrais...

—Garde-le donc, petite, puisque M. le vicomte y consent, lui dit sa mère ; il sera curieux de l'observer au soleil levant.

—Eh bien chère maman, je doute qu'alors il ait plus d'éclat qu'une simple goutte de rosée sur la feuille verte d'un eucalyptus.

Néanmoins Clara garda le diamant, selon le désir de sa mère. Comme les autres personnes étrangères à la maison se disposaient aussi à se retirer, Denison s'approcha de la jeune fille, lui dit à voix basse :

—Miss Clara, il est nécessaire que je vous parle au plus tôt. En attendant, je vous en conjure, méiez-vous de ce Français, dont le ton, les manières et les principes me sont suspects, bien qu'il soit votre compatriote ; heureusement, dans quelques heures nous en serons délivrés, et pour toujours, je l'espère... Bonsoir, miss Clara.

Et, prenant le vicomte par le bras, il l'entraîna rapidement hors de la maison.

### III

#### LA PROPOSITION

Disons ici ce qu'était la famille Brissot et quels motifs l'avaient déterminée à venir s'établir dans cette colonie lointaine.

Pendant un siècle au moins, plusieurs générations successives de Brissot avaient tenu un magasin de laines fines et de rubans à l'enseigne de la *Rose Blanche*, dans la rue Saint Denis, à Paris. Cette maison sans enrichir beaucoup ses propriétaires, avait toujours été achalandée ; aussi, quand Brissot V, le Brissot actuel, le père de Clara, avait succédé à Brissot IV, qui s'était retiré des affaires avec quelques mille livres de rente, avait-on pu croire qu'il mènerait l'existence paisible et doucement prospère de ses ancêtres et prédécesseurs.

Par malheur, le Brissot dont il s'agit, quoique doué de grandes aptitudes commerciales, avait un caractère inquiet, jaloux qui contrastait avec les habitudes calmes de sa race. Il était particulièrement ombrageux au sujet de sa femme, alors jeune et belle, et qui, majestueusement assise derrière son comptoir, voyait du matin au soir une troupe d'admirateurs la guetter à travers les vitres de la devanture. Mme Brissot encourageait-elle, par quelques œillades égarées, cette ardente admiration ? Nous n'oserions l'affirmer ; toutefois, le mari était cruellement affligé de cette vogue importune, et, quoiqu'elle amenât au magasin bon nombre d'acheteurs qui se seraient fait un scrupule de marchander, il n'était pas disposé à accepter patiemment une pareille compensation de ses angoisses. Quelques méchants propos, qui parvinrent jusqu'à ses oreilles, achevèrent de troubler sa raison, d'exalter sa jalousie, si bien qu'une catastrophe éclata dans la maison de la *Rose blanche*, et mit un terme à la prospérité séculaire de cette famille de négociants.

Un beau jour, le quartier fut troublé par des cris furieux, puis deux détonations d'arme à feu retentirent dans le logement particulier des époux Brissot. Tout le voisinage accourut au bruit ; les commis s'empressèrent de monter dans l'appartement du patron, où l'on entendait maintenant des plaintes déchirantes.

ELIE BERTHET.

(A suivre)